

# JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

ABONNEMENT : { Pour Roubaix, 25 francs par an.  
                  }    "    "    14    "    six mois.  
                  }    "    "    7 50   "   trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFITTE, BULLIER et C<sup>o</sup>, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAYAT, LAFITTE BULLIER et C<sup>o</sup> pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Roubaix, 23 Janvier 1866.

## DISCOURS

PRONONCÉ PAR

S. M. L'EMPEREUR,

A l'ouverture de la Session législative.

Messieurs les Sénateurs,  
Messieurs les Députés,

L'ouverture de la session législative me permet périodiquement de vous exposer la situation de l'Empire et de vous exprimer ma pensée.

Comme les années précédentes, j'examinerai avec vous les questions principales qui intéressent notre pays.

A l'extérieur, la paix semble assurée partout, car partout on cherche les moyens de dénouer amicalement les difficultés au lieu de les trancher par les armes.

La réunion des flottes anglaise et française dans les mêmes ports a montré que les relations formées sur les champs de bataille ne sont pas affaiblies.

Le temps n'a fait que cimenter l'accord des deux pays.

A l'égard de l'Allemagne, mon intention est de continuer une politique de neutralité qui, sans nous empêcher parfois de nous affliger ou de nous réjouir, nous laisse cependant étrangers à des questions où nos intérêts ne sont pas directement engagés.

L'Italie, reconnue par presque toutes les puissances de l'Europe, a affirmé son unité en inaugurant sa capitale au centre de la Péninsule. Nous avons

lieu de compter sur la scrupuleuse exécution du traité du 15 septembre et sur le maintien indispensable du pouvoir du Saint-Père.

Les liens qui nous attachent à l'Espagne et au Portugal se sont encore resserrés par mes dernières entrevues avec les souverains de ces deux royaumes.

Vous avez partagé avec moi l'indignation générale produite par l'assassinat du président Lincoln, et récemment la mort du Roi des Belges a causé d'unanimes regrets.

Au Mexique, le gouvernement, fondé par la volonté du peuple, se consolide ; les dissidents vaincus et dispersés n'ont plus de chef.

Les troupes nationales ont montré leur valeur et le pays a trouvé des garanties d'ordre et de sécurité qui ont développé ses ressources et porté son commerce avec la France de 21 à 77 millions. Ainsi que j'en exprimais l'espoir l'année dernière, notre expédition touche à son terme.

Je m'entends avec l'Empereur Maximilien pour fixer l'époque du rappel de nos troupes afin que leur retour s'effectue sans compromettre les intérêts français que nous avons été défendre dans ce pays lointain.

L'Amérique du Nord, sortie victorieuse d'une lutte formidable a rétabli l'ancienne union et proclamé solennellement l'abolition de l'esclavage.

La France, qui n'oublit aucune noble page de son histoire, fait des vœux sincères pour la prospérité de la grande république américaine et pour le maintien des relations amicales bientôt séculaires.

L'émotion produite aux Etats-Unis par la présence de notre armée sur le sol mexicain s'apaisera devant la franchise de nos déclarations.

Le peuple américain comprendra que notre expédition, à laquelle nous l'avions conviée, n'était pas opposée à ses intérêts.

Deux nations également jalouses de leur indépendance doivent éviter toute démarche qui engagerait leur dignité et leur honneur.

A l'intérieur, le calme qui n'a pas cessé de régner m'a permis d'aller visiter l'Algérie où ma présence, je l'espère, n'aura pas été inutile pour rassurer les intérêts et rapprocher les races. Mon éloignement de la France a d'ailleurs prouvé que je pouvais être remplacé par un cœur droit et un esprit élevé.

C'est au milieu des populations satisfaites et confiantes que nos institutions fonctionnent.

Les élections municipales se sont faites avec le plus grand ordre et la plus entière liberté. Le maire, étant dans la commune le représentant du pouvoir central, la constitution m'a conféré le droit de le prendre parmi tous les citoyens, mais l'élection d'hommes intelligents et dévoués m'a permis presque partout de choisir le maire parmi les membres des conseils municipaux.

La loi sur les coalitions, qui avait fait naître quelques appréhensions, s'est exécutée avec une grande impartialité de la part du gouvernement, et avec modération de la part des intéressés.

La classe ouvrière, si intelligente,

a compris que plus on lui accordait de facilité pour débattre ses intérêts, plus elle était tenue de respecter la liberté de chacun et la sécurité de tous.

L'enquête sur les sociétés coopératives est venue démontrer combien étaient justes les bases de la loi qui vous a été présentée sur cette importante matière.

Cette loi permettra l'établissement de nombreuses associations au profit du travail et de la prévoyance.

Pour en favoriser le développement, j'ai décidé que l'autorisation de se réunir sera accordée à tous ceux qui, en dehors de la politique, voudront délibérer sur les intérêts industriels ou commerciaux. Cette faculté ne sera limitée que par les garanties qu'exige l'ordre public.

L'état de nos finances vous montrera que si les recettes suivent leur progression ascendante, les dépenses tendent à décroître dans le nouveau budget. Les ressources accidentelles ou extraordinaires ont été remplacées par des ressources normales et permanentes.

La loi sur l'amortissement, qui vous sera soumise, dote cette institution de revenus certains et donne des garanties nouvelles aux créanciers de l'Etat.

L'équilibre du budget est assuré par un excédant de recettes. Pour arriver à ce résultat, des économies ont dû être imposées à la plupart des services publics entre autres au département de la guerre.

L'armée étant sur le pied de paix il n'y avait que l'alternative de ré-

duire les cadres ou l'effectif. Cette dernière mesure était irréalisable car les régiments comptaient à peine le nombre nécessaire de soldats, le bien du service conseillait même de l'augmenter. En supprimant les cadres de 220 compagnies, de 46 escadrons, de 40 batteries, mais en versant les soldats dans les compagnies et escadrons restants nous avons plutôt fortifié qu'affaibli nos régiments. Gardien naturel des intérêts de l'armée, je n'aurais pas consenti à ces réductions, si elles avaient dû altérer notre organisation militaire ou briser l'existence d'hommes dont j'ai pu apprécier les services et le dévouement. Le maintien à la suite de tous les officiers sans troupe, ne compromet aucun avenir, et l'admission dans les carrières administratives des officiers et sous-officiers qui approchent de l'époque de leur retraite rétablira bientôt le mouvement régulier de l'avancement, tous les intérêts se trouveront ainsi garantis, et la patrie ne se sera pas montrée ingrate envers ceux qui répandent leur sang pour elle.

Le budget des travaux publics et celui de l'enseignement n'ont subi aucune diminution. Il était utile de conserver aux grandes entreprises de l'Etat leur activité féconde et de maintenir à l'Instruction publique son énergique impulsion. Depuis quelques mois, grâce au dévouement des instituteurs, 43,000 nouveaux cours d'adultes ont été ouverts dans les communes de l'Empire.

L'agriculture a fait de grands progrès depuis 1852. Si en ce moment elle souffre de l'avilissement du prix des céréales, cette dépréciation est la con-

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX  
DU 23 JANVIER 1866.

N° 7.

## LES MÉMOIRES D'UN ORPHELIN.

PREMIÈRE PARTIE.

L'ENFANCE.

(Suite. — Voir le JOURNAL DE ROUBAIX  
du 21 janvier.)

C'est Guillaume aussi qui sait découvrir les nids d'oiseau sur les buissons, dans les creux des arbres, dans les sillons des champs. Quand il en a signalé un à Clara, elle s'en approche, sur la pointe du pied, elle écarte avec précaution les branches d'arbres ou les brins d'herbe qui le cachent, et admire en silence le joli berceau de mousse, de duvet et les œufs de nacre ou d'éméraude qui y reposent. Si elle voit la mère couchée, l'œil inquiet et la poitrine haletante sur ses chers trésors, elle se retire bien vite, de peur de l'effaroucher. Mais la mère, j'en suis sûr, la regarde sans crainte. La candide enfant n'est-elle pas elle-même douce et inoffensive comme un oiseau ?

Elle est si douce qu'on ne peut songer qu'à lui être agréable. Cependant elle a aussi son air un peu mutin, et sa petite moue quand on la contrarie. Mais on ne la contrarie guères. Son père, qui la sait d'une constitution délicate, a pour elle les

plus tendres ménagements ; son oncle, si absorbé dans son égoïsme, s'occupe d'elle quelquefois, et lui accorde quelques marques d'intérêt, et les domestiques se disputent le plaisir de la servir. Il faut dire aussi que, lorsqu'elle est contente, elle a des petits cris de joie, comme une fauvette, et que, lorsqu'elle a commis quelque faute, elle vient, un instant après, en demander pardon avec un regard si humble et d'une voix si dolente, qu'il est impossible de ne pas en être attendri. Mlle Betsy est la seule personne qui traite froidement et sévèrement la gentille Clara. Sans aucun doute, elle en est jalouse. Quant à moi, je suis sans réserve soumis à cette charmante petite fée. Mon désir est de lui complaire ; mon bonheur, d'être près d'elle, et elle paraît aussi toute joyeuse d'être avec moi.

Singulier sentiment que celui qui se développe ainsi dans le cœur de deux enfants ! Quel nom lui donner ? Il est plus tendre que l'amitié, plus vif que l'affection fraternelle, plus spiritualiste que l'amour. C'est peut-être le sentiment le plus pur, le plus candide, le plus idéal de la nature humaine ; le rapprochement instinctif de deux âmes qui tendent à se rejoindre dans leur innocence et leur virginité, la fusion de deux gouttes d'eau limpides qui coulent l'une vers l'autre, par une pente insensurable, et reflètent ensemble la lumière du ciel.

Si pures qu'elles soient ces alliances enfantines elles ont aussi leur agitation, leurs dépit, leurs orages. Les petites filles, les meilleures, sans qu'elles s'en doutent, commettent déjà parfois des coquetteries ; les petits garçons sentent s'allumer en eux le feu de la jalousie. Je m'en souviens.

Je me souviens d'un jour de congé dont je comptais passer gaiement la plus grande partie avec ma petite souveraine. Ce jour-là, M. Vernois, le vaniteux industriel de Morez, était venu faire une visite à M. Miéry, en un pompoux apparat, dans sa plus belle voiture, avec un habit noir tout fraîchement sorti d'un des illustres ateliers de Paris, et un large ruban rouge qui remplissait deux des boutonnières de cet habit. Pendant qu'il restait assis avec M. Miéry, son fils descend, avec Clara, au jardin. Au moment où j'y arrive, ils sont assis l'un à côté de l'autre sur le même banc où souvent je m'assois. Le petit Vernois parle, lui qui ne daigne pas échanger un mot avec les garçons de son âge, lui qui est élevé dans la maison paternelle, par un précepteur, et qui est si bien soigné, si bien paré et pomponné qu'il doit nécessairement se considérer comme un être d'une race supérieure, et nous regarder nous autres, comme de pauvres chétifs. Il ne croit pas déroger à sa dignité en se montrant affable envers la fille de M. Miéry, et en causant avec elle. Il lui raconte un voyage qu'il a fait tout récemment à Genève, et elle l'écoute si attentivement, qu'au lieu d'accourir à ma rencontre, selon son habitude, elle reste immobile à sa place. Je m'approche. Je lui dis affectueusement bonjour ; elle me salue d'un léger signe de tête, et se retournant du côté de Vernois, l'invite à continuer son récit. Il dit alors comment, au delà des Rousses, on descend à travers une longue forêt de sapins, comment tout à coup on découvre des montagnes couvertes de neiges, toute l'année, et un lac si grand qu'on n'en voit pas la fin, et sur ce lac, des bateaux énormes, plus hauts

que des maisons, et tout autour, une multitude de villes et de villages.

Si j'avais pu faire moi-même un tel récit, j'en aurais été charmé, mais je suis là, debout, silencieux, dédaigné, oublié, et la vaniteuse satisfaction de ce visiteur inattendu m'irrite. Je l'interromps brusquement, pour demander à Clara si elle veut venir voir une nouvelle invention de Guillaume, un petit canal qu'il a creusé, et où il a établi un martinet. Elle me répond froidement qu'elle aime mieux entendre parler du lac de Genève. A ces mots, Vernois me regarde d'un air superbe, Mlle Betsy qui est assise à quelques pas de distance, me regarde aussi avec une méchante expression d'ironie. Alors je me sens saisi d'un profond sentiment de douleur et d'humiliation. Je m'en vais en gémissant de mon infortune, et en maudissant l'odieuse Vernois. Oh ! ce vilain petit fat, cet affreux gringalet ; je voudrais voir Tambour s'élaner contre lui, le rouler dans la boue, lui déchirer sa jaquette de velours et son col brodé. Non, je voudrais le prendre moi-même par le milieu du corps, le jeter par terre, l'accabler de coups de poing, jusqu'à ce qu'il demandât grâce, jusqu'à ce qu'il promit de ne plus jamais revenir à La Doye, de ne plus revoir Clara.

Ainsi, je m'en vais le long de la Bienne, dans un état de rage, faisant des projets féroces, puis je rentre au logis, je tombe fatigué sur une chaise, et me mets à fondre en larmes.

« Qu'as-tu donc ? me demande avec inquiétude ma grand'mère.

— Clara, dis-je en sanglotant, Clara ne m'aime plus. »

A ces mots, ma bonne tutrice ne peut

s'empêcher de rire. Mais son rire n'est point offensant, comme le regard de Vernois et de la gouvernante, et elle essaye de me consoler. Puis, elle saisit cette occasion pour m'adresser une affectueuse remontrance : elle me représente que, depuis l'arrivée de Clara, je néglige de plus en plus mes leçons, que je parviens à peine à faire la tâche qui m'est prescrite par mon maître, que, si nos amis, M. le curé et M. le juge de paix, venaient dîner avec nous, je n'aurais pas une seule nouvelle page à leur réciter. « Il faut », cependant, ajoute-elle, en me passant doucement la main sur le front, il faut absolument que tu t'instruises, car, de tes facultés intellectuelles, dépend ton avenir. Nous ne sommes pas riches, comme tu le sais. Le peu de bien que je possède, je veux l'employer sans réserve à ton éducation, et Dieu veuille que cela suffise pour la mener à bonne fin. »

Je comprends qu'elle a raison. Je promets de suivre ses bons avis. Pour commencer, je m'assois devant mon pupitre d'écolier et je prends un livre. Mais en vain, j'essaie de lire. J'ai comme un nuage sur les yeux, et ma pensée ne peut se fixer sur le volume que je tiens ; elle est subjuguée par une attraction irrésistible ; elle retourne vers Clara.

Quelques instants après, ma grand'mère, dont je n'aurais osé braver la surveillance, étant sortie, je profite de son absence pour sortir aussi, et je retourne vers la demeure de M. Miéry. Les Vernois sont partis. Clara, debout sur le seuil de la porte, la tête tournée du côté de notre maisonnette, semble m'attendre : « Où êtes-vous donc resté si longtemps ? s'écrie-t-elle, dès qu'elle m'aperçoit ; puis me regardant de